

Lyrique

Au Grand Théâtre, le temps d'un Offenbach qui décape

Portée par une mise en scène brillante, «La Grande-Duchesse de Gérolstein» éblouit

Rocco Zacheo

Cela tient de la tradition solide. Avec l'approche des Fêtes, Offenbach se mue en conquérant sur les scènes lyriques d'ici et d'ailleurs. Alors que Lausanne s'apprête à déguster *La Veuve joyeuse*, Genève et son Grand Théâtre se penchent du côté de *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, en accueillant une production qui avait fait un tabac voilà dix ans déjà au Châtelet de Paris. Lundi soir, à la première représentation de cette reprise, on aura donc retrouvé un spectacle qui, depuis ses premiers pas parisiens, a conservé intacts, sans la moindre ride, son allant vertigineux et son statut de grand classique du genre.

Chorégraphies pétillantes

Le mérite sans aucun doute à la lecture qu'offre Laurent Pelly, dont la mise en scène est traversée par une tension constante et se révèle être d'une intelligence et d'une fraîcheur bienfaisantes. De celui qui est devenu une référence incontestée dans le domaine - en 1997 il faisait ses débuts dans le monde lyrique au Grand Théâtre avec Offenbach déjà... - on aura retenu d'entrée une direction d'acteurs calibrée au millimètre, ne laissant aucun interstice au hasard.

Ainsi, dès les premières scènes, alors qu'une armée cuvant une cuite monumentale s'apprête à s'élancer dans une guerre inventée de toutes pièces pour sortir de l'ennui la grande-duchesse, on savoure l'absurde de ce monde parodique et grinçant qu'a voulu brosser Offenbach. Et ce, à coups



Ruxandra Donose en grande-duchesse et Michel de Souza en baron Grog, dans une production qui captive depuis dix ans. CAROLE PARODI

de chorégraphies pétillantes et sophistiquées (soignées par Laura Scozzi). A coups aussi d'incarnations absolument truculentes, dont le zénith est atteint par un général Boum (Jean-Philippe Lafont, à la voix rauque et fatiguée, au souffle court mais au charme certain) qui, du haut de son grade, enrage de voir le petit soldat Fritz (Fabio Trümpy, à l'aigu clair mais

au coffre un peu étroit) lui voler la vedette et les troupes.

Les scènes mémorables, traversées par des trouvailles scéniques brillantes, se suivent quasi sans relâche. On évoquera ce final tonitruant du deuxième acte, alors que résonne «Le Carillon de ma grand-mère»: un cancan détourné et d'une énergie dévastatrice se déploie alors puissant et aux allu-

res faussement chaotiques. Ici plus qu'ailleurs, on mesure le travail minutieux de l'équipe de Laurent Pelly. On l'aura donc compris, sa mise en scène inscrit dans la musique, méticuleusement, les mouvements des chanteurs. L'homme de théâtre a posé ici sa belle griffe.

Loin des clichés et des lourdeurs qu'on a pu rencontrer dans

certaines productions, cette *Grande-Duchesse de Gérolstein* trouve aussi son bonheur dans les décors conçus par Chantal Thomas, sobre et ingénieux dans le premier acte, généreux dans les deux derniers volets. Ainsi, le paysage dépouillé des débuts souligne à la perfection les absurdités et les noirceurs d'un monde belligérant en débandade morale. Plus tard, l'intérieur do-

mestique de la grande-duchesse, avec ses incohérences, ses escaliers ne menant nulle part, ses balcons et ses terrasses disparates, semblent illustrer, telles des allégories, l'esprit inconstant de la maîtresse des lieux, capricieuse, tyrannique, sentimentale et immature.

Une fosse ciselée

En contrebas de ces planches qui brûlent de mille feux, il faut saluer un Orchestre de la Suisse romande à qui le chef Franck Villard a su insuffler brio, agilité et ton espiègle. Cette lecture ciselée et sanguine accompagne une distribution inégale mais globalement de bonne tenue. Il en va ainsi pour le trio des conspirateurs, incarné par des excellents Boris Grappe (baron Puck), Rodolphe Briand (prince Paul) et, nous le disions, par un Jean-Philippe Lafont (général Boum) à la voix quelque peu cabossée. Ailleurs, Bénédicte Tauran est une Wanda étincelante, à l'incarnation solaire et au chant précis.

Quant à la soprano Ruxandra Donose, elle est une grande-duchesse au timbre gravé dans l'or, qui peine à se libérer pleinement dans le premier acte mais qui ne cesse de se bonifier par la suite. Elle participe ainsi à une envolée collective qui depuis dix ans fait de ce spectacle un must.

«La Grande-Duchesse de Gérolstein», de Jacques Offenbach, Grand Théâtre, jusqu'au 31 déc.
Rens. www.geneveopera.ch